

Dans les déclarations prononcées par Albert Camus après avoir reçu le Prix Nobel de littérature (1957) on entend des propos à l'égard du droit d'expression. L'écrivain n'a cessé de parler ouvertement de sa solidarité avec ceux qui ne pouvaient pas s'exprimer. En fait, il parlait de la nécessité d'agir pour le droit d'expression et contre les éventuelles suppressions de ce droit. Étant un homme d'extraction sociale modeste, Camus s'est toujours retrouvé à côté des gens du peuple, de ceux qu'il a souvent nommé les humiliés. Il parle souvent de l'humiliation à laquelle les gens simples sont soumis. Il parle au nom de leurs intérêts vitaux qu'il n'hésite pas de défendre: justice, liberté, droit de vivre dignement et de parler ouvertement grâce à l'exercice de ces droits. Par ailleurs, l'un des grands problèmes de la pensée camusienne a été la conciliation de la justice avec la liberté.

Ioan LASCU

Ioan Lascu,
Camelia Manolescu,
Valentina Rădulescu [éds.]



A LBERT CAMUS

innovation,
classicisme,
humanisme

Scrisul ^{SR}Românesc
Fundăția – Editura

ISBN 978-606-8229-57-7



9 786068 229577

**Ioan Lascu,
Camelia Manolescu,
Valentina Rădulescu [éds.]**

**ALBERT CAMUS:
innovation, classicisme, humanisme**



Editor: Florea Firan

DTP: Mihai Băileșteanu

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României
LASCU, IOAN; MANOLESCU, CAMELIA; RĂDULESCU,
VALENTINA

Albert Camus: innovation, classicisme, humanisme /
Ioan Lascu, Camelia Manolescu, Valentina Rădulescu. - Craiova :
Scrisul Românesc Fundația - Editura, 2013.

ISBN 978-606-8229-57-7

821.133.1.09 Camus, Albert
929 Camus, Albert

© Ioan Lascu, Camelia Manolescu, Valentina Rădulescu

© Scrisul Românesc
Fundația–Editura
Craiova, 2013
tel.: 0351/404.988
0722.753.922

IOAN LASCU

CAMELIA MANOLESCU

VALENTINA RĂDULESCU (éds.)

**ALBERT CAMUS :
INNOVATION, CLASSICISME,
HUMANISME**

Scrisul  *Românesc*
Fundația – Editura

2013

Comité scientifique

**Marina MUREȘANU-IONESCU (professeur des universités,
Université "Al.-I. Cuza" de Iași, Roumanie)**

**Brândușa-Elena STEICIUC (professeur des universités,
Université "Ștefan cel Mare" de Suceava, Roumanie)**

**Georgiana LUNGU-BADEA (professeur des universités,
Université d'Ouest de Timișoara, Roumanie)**

**Cristiana TEODORESCU (professeur des universités, Université
de Craiova, Roumanie)**

**Anda RĂDULESCU (professeur des universités, Université de
Craiova, Roumanie)**

**Cecilia CONDEI (maître de conférences hab., Université de
Craiova, Roumanie)**

**Daniela DINCĂ (maître de conférences, Université de Craiova,
Roumanie)**

**Coordination du volume : Ioan Lascu (maître de conférences,
Université de Craiova, Roumanie)**

**En hommage à Albert Camus, à l'occasion de son centenaire
(1913-2013).**

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Ana Maria ALVES Albert Camus, humaniste ou simplement humanitaire.....	9
Sofia CHATZIPETROU Sisyphé devient Prométhée: de l'harmonie tragique à l'humanisme de Camus	21
Nakpohapédja Hervé COULIBALY Jeu énonciatif et écriture réaliste à l'aune du journalisme dans <i>La Peste</i> d'Albert Camus	39
Franck COLOTTE Camus, un romancier humaniste ?	49
Cécile DELBECCHI Albert Camus et la philosophie existentielle.....	57
Pascale DEVETTE Albert Camus et les Grecs : penser la mesure et le tragique	70
Justyna GAMBERT L'Hégélianisme entre deux feux: la dialectique du maître et de l'esclave dans <i>L'Homme révolté</i> (1951) et dans <i>La Chute</i> (1956) d'Albert Camus.....	83
Ancuța GUȚĂ Les compléments circonstanciels dans les <i>Annexes</i> accompagnant <i>Le Premier homme</i> d'Albert Camus.....	96
Alice IONESCU Argumentation et pertinence épistémique dans <i>La Peste</i> de Camus	108
Baptiste JACOMINO La distance fraternelle du maître : une lecture personaliste de Camus	118

Albert JIATSA JOKENG Les textes d'Albert Camus dans l'œuvre romanesque d'André Brink : un exemple d'intertextualité.....	128
Myriam KISSEL L'épicurisme d'Albert Camus : la pierre ou le plaisir ?.....	147
Ioan LASCU Albert Camus et « la morale qui tue » ou plaidoyer pour le nouvel humanisme	154
Samara Fernanda de LOCIO E SILVA GESKE « De moi-même à moi-même » : l'écriture autobiographique chez Albert Camus.....	160
Camelia MANOLESCU <i>Le Premier homme</i> d'Albert Camus entre l'autobiographie et la quête identitaire	170
Antonio RINALDIS Idée pour une anthropologie de l'homme absurde	186
Emilia TARABURCA Albert Camus et F. M. Dostoïevski: entre absurde et révolte.....	196
Adriana TEODORESCU Les configurations thanatiques de l'altérité camusienne.....	209
Alain VUILLEMIN Les idées d'Albert Camus réfractées par Anthony Burgess dans <i>1985</i> (1978).....	223

INTRODUCTION

Il y a trois ans, par l'ironie du hasard, pourrait-on dire, on a marqué cinquante ans depuis la mort d'Albert Camus. Car, toujours par le jeu du hasard, suite à un bizarre accident de voiture, Albert Camus est mort le 4 janvier 1960. Le même hasard avait tiré au sort la date de sa naissance, le 7 novembre 1913 et, de la sorte, trois ans après le cinquantenaire de sa disparition on célèbre, cette année, le centenaire de sa naissance. Toujours un hasard, objectif cette fois-ci, a fait que, au fil du temps, l'œuvre de celui qui a été nobélisé en 1957 n'a pas été ignorée du tout, mais, au contraire, elle est aujourd'hui connue et étudiée dans le monde entier moyennant des centaines d'éditions, rééditions, traductions, colloques, etc. Par exemple, seules les éditions françaises de *L'Étranger* et de *La Peste* ont déjà dépassé dix millions exemplaires. Quant à *L'Étranger*, ce petit roman camusien, il est encore classé parmi les vingt-cinq premiers romans du XXe siècle.

La bibliographie de l'œuvre et de la biographie de Camus est, elle aussi, énorme. On peut citer les massives biographies signées par Olivier Todd en 1996 et Herbert R. Lottman en 2013, toutes les deux comptant ensemble plus de deux mille pages. Des dizaines de colloques, émissions à la radio et à la télé, expositions, débats et tables rondes ont lieu chaque année et on ne peut pas manquer d'y signaler l'infatigable activité de la Société d'Études Camusiennes (S.E.C.) dont les membres sont répandus dans tous les pays du monde, y compris la Roumanie.

Le cinquantenaire et le centenaire ont offert tant d'occasions de publier de nouvelles études sur l'œuvre camusienne, biographies, documents littéraires, interviews. *Albert Camus. Solitaire et solidaire*, livre où sa fille, Catherine, évoque son père (2010), *Camus*, une biographie par Virgil Tanase (2010), *Lire les Carnets d'Albert Camus* (2012, Anne Prouteau, Agnès Spiquel – eds.), *L'Ordre libertaire, la vie philosophique d'Albert Camus* par Michel Onfray (2012), *Camus – Cahier de l'Herne* (2013, dirigé par Raymond Gay-Crosier et Agnès Spiquel-Courtille), le dossier *Spécial Camus* consacré par l'hebdomadaire *Le Nouvel Observateur* en 2010 en sont quelques exemples. Toujours en 2010, à la Faculté des Lettres de l'Université de Craiova, en Roumanie, un collectif de chercheurs a organisé un Colloque International sur Albert Camus dont les communications ont été ensuite réunies dans le volume *Albert Camus, un écrivain pour notre temps* (Alain Vuillemin, Ioan Lascu, Valentina Rădulescu, Camelia Manolescu, Anda Rădulescu, Cecilia Condei – eds.).

En 2013, pour célébrer son centenaire, nous avons envisagé la publication d'un volume en hommage à Albert Camus. Assez d'échos sont arrivés en réponse à notre appel: quatorze chercheurs, professeurs et doctorants de l'étranger y collaborent, à côté de cinq spécialistes roumains dont quatre de l'Université de Craiova. Les axes de recherche proposés sont tout aussi divers que l'œuvre même d'Albert Camus. De la sorte, le thème général – *Albert Camus, innovation, classicisme, humanisme* – est rattaché à une problématique variée visant des aspects tels que: l'harmonie tragique et l'humanisme: Sisyphe versus Prométhée (Sophia Chatzipetrou), Camus l'humaniste versus Camus l'humanitaire (Ana Maria Alves), jeu énonciatif et écriture réaliste à l'aune du journalisme dans *La Peste* (Nakpohapédja Hervé Coulibaly), Camus – romancier humaniste (Franck Colotte), Camus et la philosophie existentielle (Cécile Delbecchi), la pensée camusienne sur la mesure et le tragique (Pascale Devette), l'hégélianisme chez Albert Camus (Justyna Gambert), les rapports d'intertextualité Albert Camus/ André Brink (Albert Jiatsa Jokeng), quelques idées de Camus réfractées par Antony Burgess (Alain Vuillemin), la distance fraternelle du maître (Baptiste Jacomino), l'épicurisme d'Albert Camus (Myriam Kissel), le citoyen, le journaliste, l'artiste et « la morale qui tue »¹ (Ioan Lascu), l'écriture autobiographique (Samara Fernanda de Locio e Silva Geske et Camelia Manolescu), l'anthropologie de l'homme absurde (Antonio Rinaldis), la configuration thanatique de l'altérité camusienne (Adriana Teodorescu), argumentation et pertinence épistémique dans *La Peste* (Alice Ionescu), les compléments circonstanciels dans les *Annexes* du roman *Le Premier homme* (Ancuța Guță), Albert Camus et Dostoïevski (Emilia Taraburca).

L'œuvre d'Albert Camus, profonde et pleine de sens, classique, novatrice et humaniste à la fois, garde encore « aujourd'hui, dans le désordre de toutes choses, sa voix [qui] sonne plus fort que jamais. Voix d'un moraliste qui sait tout de l'absurde et de la révolte, voix qui, même au comble de la déréliction, ne cesse d'interroger, d'aimer le monde et les hommes. C'est à écouter cette voix si actuelle »² que notre volume-hommage à Albert Camus veut tous convier.

IOAN LASCU

¹ Cf. Jean-Pierre Amette, *Un étranger dans Paris*, in *Le Point*, 14 août 1993, No. 1091.

² Voir *Le Point*, *En couverture* (signé M.-FL.), 14 août 1993, No. 1091.

ALBERT CAMUS, HUMANISTE OU SIMPLEMENT HUMANITAIRE

Ana Maria ALVES
École Supérieure d'Éducation (Instituto Politécnico) de
Bragança, Portugal

Résumé

« Pessimiste quant à la destinée humaine – affirmait Camus –, je suis optimiste quant à l'homme. Et non pas au nom d'un humanisme qui m'a toujours paru court, mais au nom d'une ignorance qui essaie de ne rien nier ». (*Essais*, II, p. 374)

L'auteur témoigne, dans cet extrait d'*Essais II*, une défense de l'homme bouleversé par les conflits de son temps. Ce regard grave porté sur l'absurde de la condition humaine ne l'empêche pas de revendiquer sa foi en l'homme dans une attitude optimiste, consciente et surtout lucide.

Camus affirme ses convictions faisant l'apologie d'un engagement au service de l'autre. Il s'enthousiasmera pour cette lutte d'abord en faveur de la recherche de l'égalité puis, de la quête de la justice et de la liberté.

Dû à son compromis lié à la défense des droits de l'homme, cette triple idéologie sera conquise par le combat de l'inhumain.

Mots-clés: Conflits, Valeur, Justice, égalité, liberté, humanité.

Abstract

Albert Camus, Humanist or Simply Humanitarian

Pessimist pessimistic regarding the human fate – Camus stated –, I am optimistic regarding men. And not in the name of a “humanism which has always seemed ephemeral, but in the name of an ignorance which tries to deny nothing”.

The author declares in this *Essais II* extract, a defence of men overwhelmed with the conflicts of its time.

This [serious] vision over the absurd of human condition does not stop him from claiming his faith in man with an optimistic, conscious and especially lucid attitude.

Camus declares his beliefs and convictions, advocating a commitment to others.

He will thrill with this fight being on one hand for the pursuit of equality and on the other hand, for the quest for justice and freedom.

Due to its commitment related to the defense of human rights, this triple ideology will be adopted by the fight against the inhuman.

Keywords: Conflicts, Values, Justice, equality, freedom, humanitarianism

Dans son article intitulé *Lire Camus aujourd'hui*, Pierre Louis Rey présente l'auteur sous « la simplicité de l'Étranger, [la] virtuosité de la

Chute, [le] lyrisme du *Premier homme*¹ » affirmant que par ces lectures « on lit chaque fois un nouveau Camus² ». Le Centenaire de la naissance de l'auteur vient marquer la redécouverte d'un homme qui est fréquemment dénudé de façon très réductrice comme le penseur de la révolte, de l'absurde, le moraliste, le philosophe ou bien l'intellectuel engagé luttant contre les totalitarismes. Sous ces différentes étiquettes, nous rappellerons ici un auteur plongé dans les violences de son siècle « pessimiste quant à la destinée humaine [mais] optimiste quant à l'homme³ ».

L'auteur témoigne, dans cet extrait, une défense de l'homme bouleversé par les conflits de son temps. Ce regard grave porté sur l'absurde de la condition humaine ne l'empêche pas de revendiquer sa foi en l'homme dans une attitude optimiste, consciente et surtout lucide.

Camus affirme ses convictions faisant l'apologie d'un engagement au service de l'autre. Il s'éprend de cette lutte d'une part en faveur de la recherche de l'égalité, d'autre part, de la quête de la justice et de la liberté.

Les premières œuvres de Camus sont dominées par le thème de la pauvreté et de la lumière. La pauvreté peut-être perçue dans la solitude, l'angoisse, la détresse tandis que la lumière se retrouvera dans la représentation qu'il fait des paysages ensoleillés. L'antagonisme de ces deux sujets nous présente un auteur déchiré par ces deux forces. D'une part son être souffre, d'autre part, il se montre passionné par la beauté mais principalement par la volonté de recherche, de découverte d'une vérité. Cet axiome lui apparaîtra après avoir perçu qu'aucune révolte ne se comparera à la certitude que la mort donne à l'homme. La prise de conscience du non-sens de la vie le conduira à l'idée que l'homme est libre de vivre, quitte à payer les conséquences de ses erreurs, et devra épuiser les joies de cette terre. Dénoncer l'absurde de cette constatation deviendra le cheval de bataille de l'auteur, comme on pourra le vérifier dans *le mythe de Sisyphe* ou ces idées sont exposées ou le suicide est condamné. *L'Étranger* et *Caligula* illustrent l'amour de la vie qui y est célébré. Retenons le nom du personnage Meursault, qui se contentait d'une vie végétative avant son meurtre, mais qui se met à crier son désir de vivre, son amour de soi-même, une fois incarcéré.

Dans ces œuvres, la beauté et le bonheur paraissent soutenir que l'homme obtiendra sa victoire sur la mort; or celle-ci ne pourra jamais être vaincue. Ce constat peut être senti comme motif de désespoir. De la sorte, l'absurde consisterait en cette invitation vers un autre lieu qui n'existe pas...

¹ Louis-Pierre Rey, « Lire Camus aujourd'hui », in *Le Magazine Littéraire*, Hors-Série, n° 18, janvier-février, p. 19.

² *Idem*, *Ibidem*.

³ Albert Camus, *Essais II*, Paris, Gallimard, 1962, p. 374.

À partir du moment où il a trouvé dans l'épreuve même de l'absurde les raisons de célébrer la vie, l'auteur se jette dans un combat déterminé contre tout ce qui asservit l'individu, tout ce qui contraint la condition humaine.

Ne pas céder, tout est là. Ne pas consentir, ne pas trahir. Toute ma violence m'y aide et le point où elle me porte mon amour m'y rejoint et, avec lui, la furieuse passion de vivre qui fait le sens de mes journées¹.

Camus parvient à la découverte d'une valeur qui donne à l'action son élément et ses frontières: la nature humaine. En cela consiste sa révolte qui aboutit à un éloge de l'entraide, de la communauté. Sauver la vie, ce n'est pas seulement la sauver en soi, mais en l'autre, nous parlons ici de solidarité. Cet humanisme apparaît dans *La Peste*, dans deux pièces de théâtres – *L'état de Siège* et *Les Justes* – avant de s'exprimer vigoureusement dans *L'Homme révolté* où l'action à mener est présentée sous le signe d'un engagement collectif. Ensemble, au nom même de leur absence de destin, les hommes ont à refuser les non-sens meurtrier de l'histoire.

J'ai choisi la justice, réplique-t-il, pour rester fidèle à la terre. Je continue à croire que ce monde n'a pas de sens supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a du sens, et c'est l'homme, parce qu'il est le seul être à exiger d'en avoir².

Cette attitude nouvelle se confirmera dans *La Peste* et la citation qui suit l'illustre parfaitement: « Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de l'ignorance, et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté, si elle n'est pas éclairée³ ». Cette nouvelle attitude trouvera sa justification profonde dans *L'Homme révolté* où Camus nous invite à méditer sur la révolte qui, dans le *Mythe de Sisyphe*, accompagnait la prise de conscience de l'absurde et du néant des valeurs dans un monde où tout est permis. Camus éprouve le besoin de percevoir ce qui est juste saisi compris comme ce qui est égal, cela dit il rassemble justice et égalité. Ces deux pôles ne peuvent être écartés car d'une part l'égalité recherche les injustices tandis que la liberté dénonce les pouvoirs qui oppriment l'homme. L'humanisme recherché par l'auteur s'avère une conquête difficile sur le mal et tout ce qui nie l'homme. La citation qui suit vient particulièrement éclairer cette notion,

¹ Albert Camus, *Carnets*, Paris, Gallimard, 1962, p. 76.

² A. Camus, *Lettres à un ami allemand*, Paris, Gallimard, 1948, renouvelée en 1972, p. 71.

³ A. Camus, *La Peste*, Paris, Gallimard, 1947, renouvelée en 1996, p. 147.

cette oscillation que Camus nous transmet sur le statut donné au concept de Justice.

Notre tâche d'homme est de trouver les quelques formules qui apaiseront l'angoisse infinie des âmes libres. Nous avons à recoudre ce qui est déchiré, à rendre la justice imaginable dans un monde si évidemment injuste, le bonheur significatif pour des peuples empoisonnés par le malheur du siècle¹.

A partir de quelques extraits de la pièce *Les Justes*, il est possible de démontrer combien cette valeur de Justice est idéalisée par l'auteur, c'est pourquoi je m'attarderais, à présent, sur ce texte.

Dans l'acte I, Alexis Voinov légitime cette affirmation quand il déclare « j'ai compris qu'il ne suffisait pas de dénoncer l'injustice. Il fallait donner sa vie pour la combattre. Maintenant je suis heureux² ».

Cette pièce de théâtre montre combien l'auteur tient à développer un raisonnement sur le sujet de la violence qui se fixe à lui en termes de conscience intellectuelle et morale. L'antagonisme de deux notions positives quant à son intégrité lui paraît alors primordial: l'amour de la vie dans tout son épanouissement et la justice collective. Son œuvre dramatique nous dévoile une histoire d'amour partagé entre les personnages Kaliayev, Dora, Stepan, Voinov, Annenkov et l'auteur. Ces derniers sont décrits par Camus comme terroristes mais aussi comme résistants se battant pour une cause commune – la Justice. L'auteur récupère le sujet de l'attentat commis par des révolutionnaires russes conte le grand-duc russe Serge au début du XX^e siècle, plus précisément en 1905. Soucieux de la libération du peuple russe. Ceux-là décident de tuer le tsar, le Grand-Duc qui matérialisait la tyrannie et l'adversité. À ce propos, Kaliayev affirmera courageusement à l'acte IV « J'ai lancé la bombe sur votre tyrannie, non sur un homme³ ». Skouratov, le policier, répondra à cette réplique déclarant « Le problème est que c'est l'homme qui la reçue⁴ ». La légitimité politique de Kaliayev face à la réalisation de ce meurtre, de ce sacrifice pour la cause ne lui évitera pas d'échapper au châtement suprême.

Tout au long de la pièce le combat est présent, les personnages résistent à une oppression, une tyrannie. Ils luttent entre le désir de vivre et celui de mourir et recherche une conception, une vision plus juste du monde veillant au bien-être de l'Homme. Par abstraction, faisant une réflexion hermétique, donner sa vie pour un combat nous apparaît sous une

¹ A. Camus, *Essais*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1981, p. 836.

² A. Camus, *Les Justes*, Paris, Gallimard, 1950, renouvelée en 1977, p. 25.

³ *Idem*, p. 109.

⁴ *Idem*, *Ibidem*.

perspective prodigieuse même colossale. Néanmoins quand l'idée passe aux faits la Justice se manifeste sous une autre perspective moins puissante, moins vigoureuse. Nous pouvons, dès lors, vérifier qu'il existe une cassure entre la notion conceptuelle du terme justice et la pratique réelle du même. C'est dans cet intervalle entre deux mondes – l'abstrait et le concret – que l'homme devrait renoncer à ses convictions, momentanément, pour donner de la valeur à l'idée de justice. L'intention de l'auteur serait alors de faire réfléchir l'homme sur les véritables valeurs, vu que leur contenu ne s'avère pas habituellement intelligible.

Dans ce contexte on pourra citer les répliques des personnages Stepan et Kaliyev dans l'Acte II:

KALIAYEV

Stephan, j'ai honte de moi et pourtant je ne te laisserai pas continuer. J'ai accepté de tuer pour renverser le despotisme. Mais derrière ce que tu dis, je vois s'annoncer un despotisme qui, s'il s'installe jamais, fera de moi un assassin alors que j'essaie d'être un justicier.

STEPAN

Qu'importe que tu ne sois pas un justicier, si justice est faite, même par des assassins. Toi et moi ne sommes rien.

KALIAYEV

Nous sommes quelque chose et tu le sais bien puisque c'est au nom de ton orgueil que tu parles encore aujourd'hui.

STEPAN

Mon orgueil ne regarde que moi. Mais l'orgueil des hommes, leur révolte, l'injustice où ils vivent, cela, c'est notre affaire à tous¹.

Nous nous apercevons qu'afin de réussir son objectif, Kaliyev ne fléchit pas devant le meurtre devenant un assassin. L'auteur ne nie pas la violence, l'obscurité de ses personnages. Conduits par la haine de la tyrannie, il nous confie que son personnage tue pour qu'une nouvelle société puisse émerger dans l'amour, la liberté et la justice. Il tue pour protéger ses semblables et il justifie son acte par sa mort qui est à ses yeux inévitable. Dans ce sentiment d'anéantissement complet, il se débat dans ce combat humain entre la responsabilité du meurtre au nom de la justice et l'idée de sauver la vie au nom de la quête de la liberté.

Par le déroulé de notre lecture, nous nous apercevons que Stepan est le personnage le plus stoïque, austère, rigide de l'ensemble des terroristes. Comme nous pouvons le vérifier dans la dernière citation, il considère que le credo de Kaliyev est douteux et il questionne sa loyauté par rapport à la croyance qu'il porte à leur révolution, à leur cause. Stepan juge Kaliyev par

¹ *Idem*, p. 63.

cette faiblesse que nous avons décrit c'est pourquoi il le démasque en le dédaignant « [...] je répéterai que la terreur ne convient pas aux délicats. Nous sommes des meurtriers et nous avons choisi de l'être¹ ».

Kaliayev était l'un des responsables de l'attentat contre le tsar. Il avait même sollicité que ce soit lui l'exécuteur de cette tâche comme nous pouvons le vérifier dans cette confession qu'il partage avec Dora: « [...] Comprends-tu pourquoi j'ai demandé à lancer la bombe? Mourir pour l'idée, c'est la seule façon d'être à la hauteur de l'idée. C'est la justification² ». Encore une fois ce personnage ce débat entre le devoir du meurtre au nom de la justice et l'idée, la seule responsable qui ouvrira le chemin de la liberté à d'autres. Il aurait dû cependant envoyer une bombe au passage de la calèche du Grand-Duc, mais à la vue des enfants, il se sentit immobilisé et ne put accomplir son devoir.

[...] J'ai couru vers elle. C'est à ce moment-là que je les ai vus. Ils ne riaient pas, eux. Ils se tenaient tout droits et regardaient dans le vide. Comme ils avaient l'air triste! Perdus dans leurs habits de parade, les mains sur les cuisses, le buste raide de chaque côté de la portière! [...]S'ils m'avaient regardé, je crois que j'aurais lancé la bombe. Pour éteindre au moins ce regard triste. Mais ils regardaient toujours devant eux³.

Alors qu'ils s'apprêtent tous à faire « Justice » et à agir pour le bien du peuple russe, le plan d'assassiner le tsar est retardé. Kaliayev, paralysé et refusant l'infanticide, évite la mort de ces innocents. L'affaire est remise à plus tard.

Afin d'atteindre l'idéal d'un monde rempli de Justice, l'auteur met en scène des actions de résistance, de révolte, de meurtre, de sacrifice, de combat ou les doutes, le dévouement, l'honneur tergiversent. Le renoncement de Kaliayev choque Stepan qui lui est prêt à tout faire sans balancer car pour lui la concrétisation de l'idée, de l'attentat, est plus importante que la protection de l'enfant, cela dit de l'Homme. S'emportant sur l'hésitation de Kaliayev qu'il juge lâche, Stefan affirmera « je n'ai pas assez de cœur pour ces niaiseries. Quand nous nous déciderons à oublier les enfants, ce jour-là, nous serons les maîtres du monde et la révolution triomphera⁴ ».

Le profil que l'auteur trace de Kaliayev est celui d'un révolutionnaire qui, au nom du couronnement de la liberté, défend une cause et se débat entre la culpabilité d'une tuerie humaine et la sauvegarde de la

¹ *Ibidem*, p. 66.

² *Ibidem*, p. 39.

³ *Ibidem*, p. 54-55.

⁴ *Ibidem*, p. 59.

vie qui rehausse cette même condition. Il le peint comme un intellectuel idéaliste qui se débat entre la moralité de son acte et la justification de celui-ci. Stepan est décrit par Camus comme un personnage qui perd toute son humanité, au bord de l'outrance, de l'excès, de l'orgueil démesuré. L'extrait qui suit illustre la description de ces portraits tracés par l'auteur:

KALIAYEV

Les hommes ne vivent pas que de justice.

STEPAN

Quand on leur vole le pain, de quoi vivraient-ils, sinon de justice?

KALIAYEV

De justice et d'innocence.

STEPAN

L'innocence? Je la connais peut-être. Mais j'ai choisi de l'ignorer et de la faire ignorer à des milliers d'hommes pour qu'elle prenne un jour un sens plus grand¹.

Au nom d'un système juste, l'auteur souligne le devoir partagé des révolutionnaires d'enlever la vie des uns au détriment des autres. Dans la préface de la pièce, Camus se prononcera à ce sujet affirmant: « [...] Raison de plus pour évoquer ces grands ombres, leur juste révolte, leur fraternité difficile, les efforts démesurés qu'elles firent pour se mettre en accord avec le meurtre – et pour dire ainsi où est notre fidélité² ». Dans un engagement pour la vie et la conservation de leur humanité, le sentiment de fraternité qui touche les personnages persiste. Au nom de la révolution, au nom de leur croyance dans cette mission qu'ils serviront dignement, certains douteront de leurs convictions de leur attitude et se questionneront sur l'acte de criminalité en soi. Ils s'interrogeront sur cette lutte pour la paix et la sauvegarde d'une nation effacée par la corruption. Certains encore désireront découvrir si leur démarche sera comprise comme une preuve d'humanité, si le respect de la vie humaine et l'abnégation nécessaire de leur vie, la perte de leur innocence sera justifiée devant de tel crime. Si la culpabilité vaincra au nom de la Justice.

KALIAYEV (criant) [...] Oui! Mais moi, j'aime ceux qui vivent aujourd'hui sur la même terre que moi, et c'est eux que je salue. C'est pour eux que je lutte et que je consens à mourir. Et pour une cité lointaine dont je ne suis pas sûr, je n'irai pas frapper le visage de mes frères. Je n'irai pas ajouter à l'injustice vivante pour une justice morte. Frères, je veux vous parler franchement et vous dire au moins ceci que pourrait dire le plus simple de nos paysans: tuer des enfants est contraire à l'honneur. Et, si un

¹ *Ibidem*, p. 64.

² A. Camus, *Les Justes*, *op. cit.*, Préface, p. 6.

jour, moi vivant, la révolution devait se séparer de l'honneur, je m'en détournerais. Si vous le décidez, j'irai tout à l'heure à la sortie du théâtre, mais me jetterai sous les chevaux¹.

L'auteur met en évidence l'idée que les dictatures ne peuvent être anéanties par l'amour et la paix soulignant le besoin urgent de l'engagement de révolutionnaire éprouvé de la volonté de défendre leur nation, de défendre l'homme du pouvoir despotique. Cette sauvegarde doit être faite par la violence afin de préserver leurs droits et le respect humain.

Dans *les Justes*, Camus utilisera Kaliayev pour représenter cet engagement tel qu'il le préconise et Stepan sera son antithèse. Le premier sera surnommé *le poète* en raison de sa sensibilité. Pourtant, nous pouvons le considérer un terroriste atypique vu qu'il aime avant toute chose le bonheur, la liberté, la justice. C'est pourquoi, il défend que la fin de la tyrannie donnera place à un nouveau monde juste, humain et replet d'amour et de respect des droits de l'homme, un monde « [...] où plus jamais personne ne tuera! [où] Nous acceptons d'être criminels pour que la terre se couvre enfin d'innocents² ». Par cet extrait, nous jugeons que son action face à la révolution est, toutefois, violente. Pour plus que son éthique personnelle l'ait empêché de tuer les neveux du tsar, il n'avortera pas sa deuxième tentative de tuer le Grand-Duc montrant, ainsi, avoir toutes les qualités d'un révolutionnaire. Kaliayev incarne ainsi l'assassin juste c'est-à-dire celui qui marque ses propres limites morales face à la violence utiliser dans la responsabilité de son engagement tandis que Stepan est considéré un terroriste qui ne fait preuve d'aucune tolérance, d'aucune conscience morale. Stepan tuera indifféremment, peu importe si le sang versé soit celui d'innocents. Contrairement à Kaliayev, il obéit aux ordres de l'Organisation sans mettre en cause son action qui est motivé par la colère et la haine. Ses sentiments sont le résultat de blessures profondes que le bain lui a fait subir, d'ailleurs, la confession à Dora en est la preuve: « [...] Des années de lutte, l'angoisse, les mouchards, le bain... et pour finir ceci. (*Il montre les marques.*) Où trouverais-je la force d'aimer? Il me reste au moins celle de haïr. Cela vaut mieux que de ne rien sentir³ ». Bien que les conflits entre Stepan et Kaliayev aient été constants au long de cette tragédie, Stepan aura, à la fin de la pièce, une dernière pensée révélatrice vis-à-vis de son compagnon montrant un reste d'humanité face à ce dernier, condamné à mort: « Je l'enviais⁴ ».

¹ *Idem*, p. 65.

² *Ibidem*, p. 37.

³ *Ibidem*, p. 92.

⁴ *Ibidem*, p. 145.

Camus pose dans cette pièce la question de l'engagement et du rapport entre éthique morale et pratique de celle-ci, il suggère donc une réflexion sur notre humanité, sur nos croyances, nos certitudes, nos dogmes, et leur pratique ou plutôt sur la justification de celles-ci. A ce propos, la réflexion de Stepan à la fin de l'Acte III est éloquent. Kaliyev est alors prêt à avancer pour exécuter sa deuxième tentative d'attentat restant ainsi fidèle à son combat pour la justice et s'apprête à se signer devant l'icône avant de sortir quand Stepan affirme en le regardant s'éloigner: « Il a l'âme religieuse, pourtant. C'est cela qui nous sépare. Je suis plus âpre que lui, je le sais bien. Pour nous qui ne croyons pas à Dieu, il faut toute la justice ou c'est le désespoir¹ ». Pour plus que les dévotions, les ferveurs, les ambitions qui habitent ces deux compagnons révolutionnaires – Stepan et Kaliyev – soient similaires leurs attitudes se dévoilent contraires. À travers ces deux personnages, Camus aurait essayé d'identifier deux pôles d'une part l'inhumain ou se projette le mal et de l'autre l'humain ou l'on trouvera la justice, la dignité humaine pour plus que celle-ci coûte la vie de certains. Le sacrifice sera fait pour la cause et c'est là que nous pouvons saisir que la lucidité tragique de Kaliyev d'éviter la mort d'innocent n'interdit pas l'exigence d'humanité.

L'attentat marque le dénouement final. Emprisonné pour meurtre Kaliyev partage ces dernières scènes avec trois personnages. Il partagera quelques pensées avec le premier, le forçat Foka – dont la peine est réduite chaque fois qu'il pend un condamné. Foka réunit dans son humble personnage ces deux éléments que Camus n'a cessé d'opposer et d'associer: N'est-il pas à la fois « victime et bourreau »? Cette dernière référence nous renvoie à 1946 ou Camus dans *Combat* apporte au journal une retentissante série d'articles intitulés précisément *Ni victimes ni bourreaux*. Il est intéressant de retenir à ce sujet le témoignage de Roger Grenier qui note un changement d'attitude à l'égard de Camus affirmant que:

Combattre pour la peur et le silence, refuser clairement le meurtre, travailler pour le dialogue et la communication entre les hommes, c'est ce que propose sans illusions, *Ni victimes ni bourreaux*. Le ton de Camus a changé. On sent qu'il éprouve le besoin de faire le point. Il a pris du recul face à l'évènement quotidien. Il va à l'essentiel².

Revenant à l'emprisonnement de Kaliyev, il y a un deuxième personnage le directeur du département de police sur lequel nous devons nous attarder. Il s'agit de Skouratov qui désire offrir au meurtrier la grâce à

¹ *Ibidem*, p. 90.

² Roger Grenier, « Combat », in *L'année 1945*, Actes du Colloque de Paris IV – Sorbonne (janvier 2002), Paris, Honoré Champion, 2004, p. 34.

condition qu'il livre ses complices trahissant ainsi ses convictions. Voulant préserver sa dignité, le prisonnier refuse de les dénoncer. Une dernière visite sera faite par la Grande-Duchesse qui cherche à ce que le responsable de la mort de son mari confesse l'inhumanité de son acte et vive pour être jugé. À sa demande Kaliayev lui répondra: « Quel crime? Je ne me souviens que d'un acte de justice¹ ».

Pour terminer cet exposé, nous devons encore souligner que ce mot justice revient sans cesse sous la plume de Camus. Il tente, d'œuvre en œuvre, d'élucider cette notion et recherche à la rendre active et adaptée à la vie de l'homme moderne. Soucieux d'opposer ce principe de justice qui est en lui au principe d'injustice qu'il voit dans le monde, il n'ignore pas les ambiguïtés qui adviennent de la justice, de l'égalité, il ne sous-estime pas les doutes qui naissent des convictions. En effet, et comme il le souligne le doute « qui n'en finira pas [...] ne l'a pas empêché [...] d'être un humaniste au sens où on l'entend aujourd'hui, [...] un homme aveuglé par de courtes certitudes² ».

Camus renforce la pensée que toutes ces ambiguïtés, que tous ces doutes sont communs à tous ceux qui recherchent la vraie notion de l'idée de justice, qui ne pourra jamais être séparé de la justification qui accompagne l'acte. Rappelons l'interpellation de Kaliayev qui a tué pour défendre cette conception quand il affirme « Mourir pour l'idée, c'est la seule façon d'être à la hauteur de l'idée. C'est la justification³ ».

Mourir pour l'idée, cela dit la cause, nous fera réfléchir sur la justification de celle-ci, sur la complexité et les nuances de l'acte de la révolte conçue comme valeur mais avec amour car uniquement avec amour la révolte sera comprise comme valeur fondatrice de l'humanité. À ce propos, nous évoquerons ici ce qu'affirme Camus à la fin de *L'Homme révolté*:

Kaliayev, et ses frères du monde entier, refusent au contraire la divinité puisqu'ils rejettent le pouvoir illimité de donner la mort. Ils élisent et nous donnent en exemple, la seule règle qui soit originale aujourd'hui: apprendre à vivre et à mourir, et, pour être homme, refuser d'être dieu. Au midi de la pensée, le révolté refuse ainsi la divinité pour partager les luttes et le destin communs. Nous choisirons Ithaque, la terre fidèle, la pensée audacieuse et frugale, l'action lucide, la générosité de l'homme qui sait. Dans la lumière, le monde reste notre premier et notre dernier amour. Nos frères respirent sous le même ciel que nous, la justice est vivante⁴.

¹ A. Camus, *Les Justes*, op. cit., p.116.

² A. Camus, *Essais II*, p. 374.

³ A. Camus *Les Justes*, op. cit., p. 39.

⁴ A. Camus, *L'Homme révolté*, op. cit, p. 381.

Prenant position contre la cruauté de l'injustice, recherchant l'humanité dans la justice et l'égalité et le respect de la condition humaine, Camus tente, tout au long de son œuvre, de rétablir la perplexité, l'ambiguïté de la pensée de l'homme. D'après Arnaud Corbic « Camus met au centre de son œuvre une interrogation sur l'homme, sur son statut dans un monde absurde, et qu'il défend incontestablement une conception de l'humain et de sa dignité¹ ». Il montre que l'homme ne doit pas être aveuglé par des vérités qui ne laissent place au doute et ne doit en aucun cas être jugé par ses faiblesses. La déclaration qu'il fera lors de la remise du prix Nobel en 1957 démontre combien cette dernière affirmation révèle son raisonnement:

En descendant du train, un journaliste m'a demandé si j'allais me convertir. J'ai répondu: Non. Rien que ce mot: j'ai conscience du sacré, du mystère qu'il y a en l'homme, et je n'avouerais pas l'émotion que je ressens devant le Christ et son enseignement. Je crains malheureusement que, dans certains milieux, en Europe particulièrement, l'aveu d'une ignorance ou l'aveu d'une limite à la connaissance de l'homme, le respect du sacré n'apparaissent comme des faiblesses. Si ce sont des faiblesses, je les assume avec force².

Ce prix est attribué à Camus pour dédier son œuvre aux problèmes qui font écho à notre temps. La conscience morale des hommes est le centre de ses inquiétudes et il nous en fait part. Il nous confesse que malgré la cruauté de l'injustice, l'homme peut dépasser l'absurde et donner un sens en se préoccupant avec l'autre, en répondant à sa sollicitation, en s'engageant de façon ardente dans une cause. C'est la naissance d'un nouvel humanisme vu que contre cette injustice, Camus exalte une morale collective de solidarité humaine. Son action peut être alors considérée une action humanitaire vu que celle-ci « vise à préserver la vie dans le respect de la dignité et à restaurer dans leurs capacités de choix des hommes qui sont privés par les circonstances³ ». De la sorte, il place l'homme et les valeurs humaines au-dessus de toute autres valeurs. Il n'a pas pour but de transformer une société, mais d'aider l'homme, d'utiliser la raison au service de l'égalité, en restaurant la justice et le respect de leur liberté.

¹ Arnaud Corbic, *Camus l'absurde, la révolte, l'amour*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2003, p. 27.

² Cité par Roger Quilliot, dans *Essais, II*, p. 1615.

³ R. Brauman, « Assistance humanitaire », in *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2004, p. 114.

Références bibliographiques

- CAMUS, Albert, *Essais II*, Paris, Gallimard, 1962.
- CAMUS, Albert, *Essais*, textes réunis par Roger Quilliot, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, rééd. 1990.
- CAMUS, Albert, *Carnets*, Paris, Gallimard, 1962.
- CAMUS, Albert, *Lettres à un ami allemand*, Paris, Gallimard, 1948, renouvelée en 1972.
- CAMUS, Albert *La peste*, Paris, Gallimard, 1947, renouvelée en 1996.
- CAMUS, Albert, *Les Justes*, Paris, Gallimard, 1950, renouvelée en 1977.
- CAMUS, Albert, *L'Homme révolté*, Paris, Ed. Gallimard, 1951.
- CORBIC, Arnaud, *Camus l'absurde, la révolte, l'amour*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2003.
- REY, Louis-Pierre, « Lire Camus aujourd'hui », in *Le Magazine Littéraire*, Hors-Série, n°. 18, janvier-février.
- BRAUMAN, R., « Assistance humanitaire », in *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2004.
- GRENIER, Roger, « Combat », in *L'année 1945*, Actes du Colloque de Paris IV – Sorbonne (janvier 2002), Paris, Honoré Champion, 2004.